



Michèle Coltelloni-Trannoy (dir.)

La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères : du local à l'universel

Pierre Fabre

DOI : 10.4000/books.cths.1097

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508716



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

FABRE, Pierre. *Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères : du local à l'universel* In : *La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1097>>. ISBN : 9782735508716. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.1097>.

Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères Du local à l'universel

Pierre FABRE,
Ancien Capoulié du Félibrige

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Frédéric Mistral est souvent considéré comme un écrivain régionaliste, avec tout le mépris que l'on accorde à ce qualificatif : celui de n'avoir pu sortir de son territoire. C'est bien mal connaître Mistral dont le message est universel, – est-il besoin de le rappeler en cette année du centenaire de sa mort ? –, à travers la volonté qu'il eut dans son œuvre de redonner à un peuple la pleine conscience de sa langue, de sa culture et de son identité, ce qui constitue en soi une valeur d'humanisme n'ayant rien d'une démarche « régionaliste ».

Une des implications de cette universalité se retrouve dans l'impact que put connaître son œuvre à l'étranger, que ce soit au travers des nombreux correspondants qu'il eut de par le monde, dont les lettres nous sont parvenues ; que ce soit au travers des nombreux articles qui lui furent consacrés, et qui, du reste, lui sont encore consacrés aujourd'hui ; que ce soit sous l'angle des nombreuses traductions et adaptations qui purent être réalisées à partir de son œuvre littéraire, ce qui représente pour nous un indicateur précieux sur la réception dont bénéficia son œuvre et dont elle bénéficie encore.

Je me bornerai aujourd'hui à présenter un article sur les traductions : un premier temps sera consacré à la découverte de quelques traductions de Mistral en langues étrangères, choisies en fonction de leur intérêt bibliographique, et un second temps aux aspects liés à la problématique de la traduction.

Il serait malvenu d'évoquer les traductions de l'œuvre mistralienne en langues étrangères sans évoquer les traductions françaises, au premier rang desquelles celles que Mistral donna lui-même de ses œuvres. On sait, par une lettre de Joseph Roumanille à Victor Duret du 4 février 1858, les conditions d'écriture de la traduction de *Mirèio* :

« Mistral a terminé Mireille, il en fait la traduction mot à mot, ce qui l'ennuie, m'écrit-il. Son poème ne pourrait pas se passer de traduction, il fait bien d'en travailler une qu'il mettra en regard. Elle pourra être utile en Provence et à l'étranger ; il y a, dans ce poème, des mots, des locutions qui sont réellement du cru, que tout le monde ne comprendrait pas sans le mot à mot. J'ai été souvent arrêté, moi-même, dans l'intelligence de tel ou tel passage. Mistral a dû élargir son dictionnaire et sa langue. Ce sera là un des principaux mérites de son œuvre. »¹

Être compris par une grande majorité grâce à une traduction au *mot à mot*, comme dit Roumanille, c'est bien là l'objectif de Mistral tel qu'il le précisera encore dans une lettre adressée à Gabriel Azaïs, de Béziers, le 28 juillet 1860, c'est-à-dire l'année suivant la parution de *Mirèio*, et rapportée par Jules Vèran :

« Si j'avais été sûr de trouver à Paris quelques hommes capables, comme vous, de me juger d'après mon texte, je me serais bien gardé d'attacher aux ailes de mes strophes provençales le plomb de leur traduction française. Mais vous savez de quel dédain les hommes du Nord écrasaient notre pauvre langue jusqu'au jour de mon succès inespéré. Au risque de se casser les reins, il fallait par une traduction littérale les forcer à me lire et à reconnaître que notre langue était bien plus latine et plus expressive que la leur. Nous n'avons d'autre vue dans nos traductions que d'épargner aux étrangers qui veulent bien s'occuper de nous le maniement fastidieux du dictionnaire. »²

Ainsi Mistral sera-t-il le premier traducteur de *Mirèio* et de toutes les œuvres qui paraîtront à la suite jusqu'aux derniers poèmes des *Oulivado*. Il sera pour l'édition provençale, et plus généralement pour l'édition en langue d'oc, voire l'édition dans ces langues que nous appelons aujourd'hui « langues régionales », l'initiateur de l'édition bilingue en regard. On a beaucoup glosé sur Mistral autotraducteur, avec plus ou moins d'honnêteté d'ailleurs. Insistons pour l'heure sur le fait que Mistral voulut donner de son œuvre une traduction littérale – le mot est du reste souligné dans la dernière lettre que nous avons citée –, et que celle-ci mérite quelque attention.

D'autres traducteurs s'essayèrent à une nouvelle traduction française de *Mirèio*, depuis Constant Hennion jusqu'à Joseph Delteil. Pour ce qui est de la traduction de Constant Hennion, bornons-nous à dire qu'elle ne fut tirée qu'à cent exemplaires, qu'il n'y eut à notre connaissance aucun retraitage et qu'elle ne souleva pas chez Mistral un enthousiasme absolu, pas plus que n'en soulèveront celles de Rigaud ou de Bonnefoy. Quant à celle de Joseph Delteil, elle fut l'objet de suffisamment de polémiques pour que le projet fût classé sans suite...

Mistral a suscité l'intérêt des traducteurs d'une manière constante et régulière dès la publication de sa première œuvre en 1859. Cette année-là, une première traduction en allemand de *Mirèio* vient émailler un article du Pr. Kannegisser, de l'Université de Berlin, publié dans *l'Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* du second semestre 1859. C'est dire qu'avec son poème écrit en provençal, l'année même de sa parution, Mistral gagne non seulement la critique française, notamment parisienne, mais aussi la critique étrangère. Cela est assez significatif de l'engouement que les pays de langue allemande réservèrent à *Mirèio* et plus généralement aux œuvres de Mistral. Parmi les traducteurs allemands de Mistral, nous nous arrêterons sur quelques noms : celui de Betty Dorieux-Brotbeck, la première traductrice de *Mirèio* après le Pr. Kannegisser, cité plus haut ; celui d'August Bertuch dont la traduction de *Mirèio*, après celle de *Nerto*, connut cinq éditions, celui de Hans Weiske, le traducteur de

1. E. Ritter, *Le Centenaire de Diez, suivi de Lettres adressées à Victor Duret par Roumanille*, p. 45.

2. J. Vèran, *La Jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille »*, p. 49-50.

Calendau, celui de Franziska Steinitz, la traductrice de *Mirèio*, des *Isclo d'Or* et des *Oulivado* (au destin tragique puisque déportée au camp de Gurs en 1940), celui aussi de quelques contemporains : Hans Roesch, traducteur de *Mirèio*, Noa Kiepenheuer, traducteur, après August Bertuch, Franziska Steinitz et E. von Kraatz, des *Memòri e Raconte* ; Nathan Katz, traducteur de quelques poèmes des *Isclo d'Or* dans le parler allemandique du Sundgau et Hans-Rudolf Hübler, dans le parler bernois du suisse allemand (schwizerdütsch). Évoquant ces traducteurs, on ne saurait passer sous silence la part que Mme Adrien Dumas (Dono Andriano), une connaissance de Mistral qui tenait un salon à Nîmes, prit dans le jugement porté par Mistral sur la qualité des premières traductions allemandes, en particulier celle de *Nerto* par Bertuch parue en 1893 à Strasbourg. Bertuch comme Weiske connaissaient parfaitement le provençal ; ils figurent parmi les meilleurs propagandistes de l'œuvre mistralienne dans les pays de langue allemande aux côtés d'Eduard Koschwitz et de ses contemporains de la fin du XIX^e siècle, dans la très longue chaîne des savoirs qui unit les frères Schlegel ou Friedrich Diez aux romanistes actuels.

Ce serait également de 1859 que daterait la première traduction anglaise de *Mirèio* si ce n'est que celle-ci, de Suzanna Asselin, ne nous est pas parvenue. A-t-elle même existé ? Une lettre de Suzanna Asselin à Mistral, du 8 mai 1859, nous dit pourtant l'enthousiasme qui fut le sien à la lecture de *Mirèio* et nous renseigne sur ses intentions de « calquer scrupuleusement ma version sur la traduction que vous avez donnée de votre œuvre »³.

L'Armana Prouvençau se félicite aussi que :

« D'entousiasme e tout d'un vanc, uno jouino damo angleso, madamo Suzano Asselin, reviravo Mirèio dins sa lengo e la Rèino d'Anglo-Terro, la graciouso Victoria, que davalo tout dre di vièi prince di Baus, pèr la generacioun di prince d'Aurenjo poudié legi à plesi e voulounta li cansoun e li nouvello dóu terraire di Baus, nis pairoulau de sa famiho. »⁴

À défaut de cette traduction hypothétique, nous avons les traductions de *Mirèio* par Grant, par Crichton et, pour ce qui est de la plus connue et de celle qui obtint le plus grand succès avec au moins trois rééditions, celle d'Harriet Preston, traductrice également de *Calendau*. On ne saurait oublier celle, partielle, du grand écrivain britannique Georges Meredith, dont le nom nous est beaucoup plus familier. Les États-Unis nous offrirent trois traductions : une du *Pouèmo dóu Rose* par Maro Beath Jones, et deux des *Memòri e Raconte*, une première de Constance Maud en 1907 et une seconde de Georges Wickes en 1986.

Nous en finirons avec les langues germaniques en citant les traductions de *Mirèio* en 1907 et des *Memòri e Raconte* en 1909 par le Danois Oscar Andersen ; les deux traductions, au début du XX^e siècle, de *Mirèio* en suédois d'Augusta Lindquist et de Carl Rupert Niblom ou celle, dans la même langue, en 1964, du *Pouèmo dóu Rose* par le grand poète suédois Ebbe Linde ; en 1962, celle de *Mirèio* en flamand par le poète belge Jan Vercammen.

Il n'est pas surprenant que l'œuvre mistralienne ait également soulevé un certain enthousiasme du côté des traducteurs italiens ou espagnols, plus généralement des traducteurs de langues romanes. Parmi ceux-là, faut-il s'étonner de voir les Catalans parmi les premiers à manifester leur intérêt pour *Mirèio* ? Sans en dresser l'inventaire exhaustif, citons parmi les traductions les plus connues celles de Francesch Pelay Briz qui fut la première à être publiée, en 1864, mais surtout celle de Maria Antonia Salva, qui fut, à l'opposé, la dernière dont Mistral eut connaissance (même si elle ne parut qu'en 1924) et qui fut sans cesse rééditée depuis. On y ajoutera aussi celle de *Nerto* par Jacinto

3. H. Moucadel, *Dans la boîte aux lettres de l'auteur de Mirèio*, p. 128-129.

4. *Armana Prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1860*, p. 29. « C'est avec enthousiasme et spontanéité qu'une jeune dame anglaise, Madame Suzanne Asselin, traduisait *Mirèio* dans sa langue et la Reine d'Angleterre, la gracieuse Victoria, qui descend en droite ligne des anciens princes des Baux, par la génération des princes d'Orange, pouvait lire à plaisir et à volonté les chansons et nouvelles du terroir des Baux, nid paternel de sa famille ».

Verdaguer, acteur essentiel des relations provençalo-catalanes, qui connut également plusieurs éditions, celle du *Pouèmo dóu Rose* et celles de *Calendau*, de *Nerto*, de *la Rèino Jano*, du *Pouèmo dóu Rose*, des *Oulivado* ou des *Memòri e Raconte* par Guillem Collom, d'origine majorquine comme Maria Antonia Salva. L'œuvre de Mistral en catalan fut intégralement rééditée en 1958 par les éditions Selecta de Barcelone sur papier bible. Restons sur la péninsule ibérique avec les traductions espagnoles de Mistral, au premier rang desquelles celles de *Mirèio* par Celestino Barrallat y Falguera, en 1863, par Lorenzo Riber y Campins en 1907, qui connurent toutes deux plusieurs rééditions et surtout en 1998, par Pilar Blanco Garcia ; de *Calendau*, en 1907, par Arturo Masriera, de *Nerto* par Morales San Martin ou des *Isclo d'Or*. L'intégralité de l'œuvre mistralienne en espagnol fut intégralement rééditée, elle aussi, en 1958 par les éditions Minerva de Barcelone.

Le monde lusophone n'est pas en reste. Il donna une première traduction de *Mirèio* en portugais en 1910 grâce au traducteur Gomez, aux éditions Garnier, présentant la particularité d'être la seule traduction publiée en bilingue provençal-portugais ; une autre, de João Aires d'Azevedo et Manuel Teles en 1912. On dispose également d'une traduction de *Calendau* et d'une traduction de *Nerto* de João Aires d'Azevedo. Une autre traduction de *Mirèio* due à Manuel Bandeira parut en 1962, dans la collection des Prix Nobel de littérature.

Nous disposons de cinq traductions de *Mirèio* en italien : celle de Mario Chini, celle de Diego Valeri – ces deux dernières maintes fois rééditées dans des éditions de luxe et dans des éditions populaires –, celles de Corrado Zacchetti, de Rita Mortara et celle, plus récente puisque datant de 2011, de Sergio Arneodo. On notera aussi une traduction restée à l'état de manuscrit en parler milanais. *Calendau* ainsi que *La Rèino Jano*, les *Memòri e Raconte*, *Lou Pouèmo dóu Rose*... connurent également des traductions.

Pour en finir avec les langues romanes, nous citerons encore les traductions en roumain de *Mirèio*, en 1979, de *Calendau*, en 1983, des *Isclo d'Or* et de *la Rèino Jano* en 1988 par Nicolae Teica. Nous citerons, pour finir, une traduction de 1880, assurée par Maurice Rivière, le beau-père de Mistral, en franco-provençal, dans le parler de St-Maurice de l'Exil, son village natal, rééditée une fois par la Société des langues romanes.

Nous compléterons notre tour d'horizon au sein des langues européennes en citant encore les traductions qui purent être faites de *Mirèio* en slovène, par Janko Moder en 1985 ; en croate par Dragutin Domjanic ; en polonais, par Adam M'ski en 1897 et par Stanislaw Gniadek en 1964 ; en tchèque, par le moine bénédictin Sigismund Bouska en 1916 ; en ukrainien en 1980, avec une mention particulière pour la traduction russe de *Mirèio* réalisée à partir du provençal par Natalia Kontchalovskaia en 1977 et diffusée à des milliers d'exemplaires auprès du lectorat de l'ex-URSS.

Parmi les langues non indo-européennes dans lesquelles a été traduite une des œuvres de Mistral, nous trouvons le finnois avec une traduction partielle de *Mirèio* par Olga Simelius de Tempere en 1906, le hongrois avec une traduction de *Mirèio* par Gabor Andor en 1905 et une des *Isclo d'Or* en 1937 par Svatopluk Kadlec ; enfin le basque avec la traduction d'Orixe et ses quatre éditions ou rééditions parues entre 1930 et 1990. On trouvera également l'arménien avec une traduction de *Mirèio* et partiellement des autres chefs-d'œuvre mistraliens par le poète Archag Tchobanian. Finissons enfin avec le japonais puisque nous disposons d'une traduction de *Mirèio* et une des *Memòri e Raconte* grâce au Pr. Fujio Suguy, datant respectivement de 1971 et de 1988, la première ayant connu à ce jour quatre éditions ; et avec la toute récente traduction de *Mirèio* en chinois datant de 2006 due à un groupe de traducteurs.

Nous mentionnerons à part la traduction partielle de *Mirèio* en esperanto par Paul Champion, parue en 1909 ainsi que celle du *Pouèmo dóu Rose*, par R. Laval, parue en 1988. Nous n'oublierons pas la traduction de *Nerto* en breton par R. Pradig parue en 1987.

Cet inventaire n'est pas exhaustif (ce n'était pas dans nos intentions)⁵. Cela étant, complété par le tableau publié en annexe (annexe 1), il induira quelques remarques de notre part :

– Je n'insisterai pas sur la diversité des langues dans lesquelles Mistral a été traduit. L'œuvre mistralienne convoque quasiment sans restriction les langues indo-européennes et les langues non indo-européennes, les langues germaniques, les langues romanes et les langues slaves, les langues de grande diffusion ou les langues dites moins répandues. En dehors de la France, grâce à la propre traduction de l'auteur, c'est dans les pays de langue allemande, en Italie et en Espagne que l'œuvre de Mistral a été la plus largement diffusée.

– À l'exception du *Trésor dóu Felibrige*, toutes les œuvres de l'écrivain ont connu au moins une traduction dans au moins une langue étrangère, y compris des œuvres moins connues comme *La Rèino Jano* traduite dans quatre langues. Quant aux discours de Mistral ou ses *Proses d'Almanach*, on notera qu'ils furent traduits dans des langues comme l'italien ou le catalan. La prédominance des traductions de *Mirèio* s'explique par le fait que l'œuvre ait été couronnée par le Prix Nobel ; au fait que ce fut la première œuvre du poète et aussi qu'elle fut popularisée par l'opéra. Les *Memòri* arrivent après *Mirèio* dans notre inventaire quantitatif : l'œuvre constitue le seul témoignage autobiographique de l'écrivain.

– Pour m'être penché sur les aspects biographiques de la plupart des traducteurs, je voudrais ajouter à ces remarques la grande diversité de leurs origines avec l'importance toute particulière des écrivains qui se livrèrent à l'exercice de la traduction beaucoup plus par admiration pour Mistral ou pour son œuvre que mus par de quelconques raisons financières. Ce n'est pas non plus ce qui intéressait Mistral ; aussi il écrivait à son traducteur allemand, August Bertuch, le 5 juillet 1895 :

« Laissons de côté la question argentifère en ce qui concerne *Mirèio* et *Nerto*. Je suis payé du reste par le bien que vous m'avez fait dans votre pays en donnant de mes poèmes des versions très appréciées. »⁶

Ce qui ressort des correspondances ou encore des préfaces, c'est que l'on ne traduit pas Mistral par nécessité mais par vocation. Les raisons en sont variées. Il y a tout d'abord les valeurs véhiculées par l'œuvre mistralienne : l'amour, la beauté, l'idéal féminin pour *Mirèio* ; la force, la vaillance, la bravoure, pour *Calendau* ; celles aussi de la foi et de l'espérance. Les grands poèmes mistraliens sont également ceux des valeurs refuges telles que le rapport de l'homme à la nature, à la terre ; le culte d'un certain passé en opposition à un présent en plein bouleversement et aux valeurs menacées, le besoin d'enracinement. L'œuvre de Mistral est aussi une œuvre écrite par un Français dans une langue qui n'est pas le français ; ce qui est original, mais d'une originalité qui peut constituer un levier pour certains qui aspirent à affirmer leur identité menacée. C'est enfin, chez certains, un moyen de s'ouvrir à l'autre, un besoin d'universalité en ouvrant les fenêtres sur l'Europe.

– On ne saurait omettre la diversité des choix opérés par rapport à la langue source qui ne fut pas toujours le provençal. Il en résulte une grande diversité qualitative. On comprendra qu'une traduction qui a été établie à partir du provençal, comme ce fut le cas de la part d'un August Bertuch ou d'une Maria-Antonia Salva ou d'un Mario Chini ou

5. Pour ce qui est des traductions de *Mirèio*, on pourra consulter l'essai de bibliographie sélective, chronologique et iconographique d'Henri Niggeler, déposé à la Bibliothèque du Palais du Roure, Avignon.

6. Coll. Privée.

d'un Fujio Suguy ait plus de résonance qu'une traduction établie à partir du français, pour ce qui est d'un bon nombre et même de la plupart des traducteurs, voire de l'anglais ou de l'espagnol, par l'intermédiaire de traductions établies à partir du français, comme ce fut respectivement le cas pour le traducteur basque et les traducteurs chinois.

– On notera enfin la diversité des techniques de traductions. Celles-ci évoluent avec le temps, dépendent des écoles, voire des langues. Elles peuvent être littérales ou s'éloigner du texte initial en privilégiant la musicalité de la langue. Elles peuvent être en vers ou en prose.

À ce propos, tous les traducteurs, quel que fût leur choix, furent confrontés aux mêmes problématiques de la traduction et il en fut pour les traducteurs des œuvres de Mistral comme pour les traducteurs des œuvres de n'importe quel autre écrivain. Entre la traduction littérale ou au mot à mot que se permit un nombre très réduit de traducteurs, dont Mistral lui-même, et ce qu'Umberto Eco appelle « la négociation », les stratégies de traduction furent variées comme on peut le deviner. L'écrivain et traducteur italien nous rappelle :

« On ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose... Ce qui fait problème, ce n'est pas tant l'idée de la même chose, ni celle de la même chose, mais bien l'idée de ce presque. »⁷

Au-delà du plaisir que peut prendre le bibliophile à collectionner les traductions mistraliennes, c'est un plaisir tout aussi grand que peut prendre le mistralien à suivre certains mots, certaines expressions, certaines idées d'une traduction à l'autre. En quelque sorte, d'évaluer le *presque* dont parle Umberto Eco. Je me bornerai à quelques exemples.

– En commençant par l'onomastique. Comment traduire MIREIO lorsque l'on sait que le prénom a été inventé par Mistral, tout comme MAGALI ou CALENDAU ? Concernant l'onomastique, on sait par les correspondances qui nous sont parvenues à quel point Mistral fut attentif au nom de ses héros, voire des lieux dans les traductions qui lui étaient proposées. Ainsi écrivait-il à August Bertuch :

« Dans la version du Bailli de Suffren, je vois que vous avez adopté en allemand la forme française, le Bailli de Suffren. Si le mot équivalent n'existe pas en allemand, pourquoi ne pas verser dans votre traduction Lou baile Sufren ? Ainsi des noms propres Toulon, Antibes, qu'il vaudrait mieux conserver dans leur forme provençale que dans celle du français. »⁸

Témoin aussi le récit que nous livre Mario Chini, le premier traducteur italien de *Mirèio*, qui dut invoquer le fait que l'œuvre, adaptée depuis longtemps en Italie à l'opéra sous le titre de *Mirella*, ne pouvait apparaître sous un autre nom. L'avis de Mistral fut suivi dans la majorité des cas (Annexe 2).

– Comment traduire un MAS ou une CHATO, voire une CHATOUNO lorsque l'on est étranger à la Provence ? Et même lorsque l'on est un Provençal, est-ce si facile que cela pour peu que l'on habite une partie de la Provence qui ne soit pas la Provence de Crau ou de Camargue ? Originaire de la Provence maritime, je dois avouer qu'il me fallut lire *Mirèio* pour savoir qu'un MAS n'était pas seulement cette construction néo-provençale des lotissements de la Côte d'Azur et qu'une CHATO n'avait chez Mistral comme chez tous les Provençaux de la Provence rhodanienne rien de félin. Certes, on pourra traduire le MAS ou la CHATO mais aucune traduction ne saura rendre exactement l'idée sinon en admettant une certaine tolérance. C'est sur cette tolérance perçue à travers certains mots, fortement ancrés linguistiquement et culturellement sur une aire réduite, que nous avons

7. U. Eco, *Dire presque la même chose*, p. 8

8. 2 février 1889, Coll. Privée.

voulu porter l'analyse en nous limitant aux langues qui nous étaient les plus intelligibles. Encore fallait-il pour cela revenir à la définition que Mistral donne de ces mots dans le rapport signifiant / signifié.

Dans la Provence de Mistral, le MAS est bien plus qu'une maison d'habitation ou un habitat rural ; ce sont aussi les terres qui en dépendent et qui en font un écosystème tout à fait singulier qui n'est pas exactement celui d'une simple ferme. On se rappellera la définition que Mistral en donne dans *Mirèio* lorsque Vincent demande à son père de le renseigner sur *le Mas di Falabrego* :

Quant fan d'araire,
 Au Mas di Falabrego, paire ?
 Sièis, respoundè lou panieraire.
 Ah ! 'cò's un tenemen di plus fort de la Crau !
 Tè, veses pas soun òuliveto ?
 Entre-mitan i'a quàuqui veto
 De vigno e d'amelié... Mai lou bèu, recoupè,
 (E n'i'a pas dos dins la coustiero !)
 Lou bèu, es que i'a tant de tiero
 Coume a de jour l'annado entiero,
 E tant coume de tiero, en chasco i'a de pèd !⁹

Ou encore, dans les *Memòri e Raconte* lorsqu'il évoque le Mas du Juge où il est né :

« La bastidasso ounte nasquère, en fàci dis Aupiho, toucant lou Claus-Crema, se ié disié lou Mas dóu Juge : un tenemen de quatre couble, emé soun proumié carretié, si ràfi, soun tout-obro, soun pastre, sa servènto, qu'apelavian la tanto, e mai o mens de mesadié, de journadié o journadiero, que venien ajuda pèr li magnan, pèr li saulage, la sègo, li meissoun, lis iero, li vendèmi, enfin pèr li semenço o bèn lis òulivado. »¹⁰

On remarquera, dans l'une comme dans l'autre des citations, qu'un mas n'a rien d'une bastide marseillaise que l'on aurait peut-être définie à travers le nombre de ses pièces d'habitation mais bien un TENAMEN, une exploitation que l'on définit par le nombre de sillons tracés par l'araire, par l'étendue des cultures de vignes, d'amandiers ou d'oliviers, les différents travaux qui s'y rapportent, les besoins en hommes et en animaux au quotidien : quatre couples de bêtes, un premier charretier, ses valets, son berger, sa servante...

L'annexe 3 nous montre comment l'idée de MAS liée à celle de FALABREGO, c'est-à-dire de MICOCOULE (puisque Mirèio habite au MAS DI FALABREGO) a été traduite. Pour ce qui est de FALABREGO, *Lotus celtica* (Lin.), on est en cohérence avec *lotus* (anglais), *Zürigel* (allemand), *Almezas* (espagnol et portugais), *bagolari* ou *olmi* (italien). On l'est beaucoup moins sur le MAS. De *farm* en anglais, on passe à l'allemand *Die Hof*, à l'espagnol *hacienda*, à la *masseria* pour l'italien, au *mas* pour le catalan, à la *granja* pour le franco-provençal et le portugais. *L'hacienda* espagnole ou la *masseria* italienne sembleraient les mieux convenir. Pour ce qui est du choix qui a été fait par les traducteurs italiens, *masseria* (s. f.) est la ferme, le domaine agricole, maison et terres, tenu par un *massaro* ou *massaio* (fermier) souvent du type métayer. On trouve en région *massaria* qui dérive de *massa*, ensemble de l'exploitation agricole. La forme *mas* avec passage au

9. F. Mistral, *Mirèio - Mireille*, « Combien fait-on de charrues, – au Mas des Micocoules, père ? – Six, répondit le vannier. – Ah ! c'est là un domaine des plus forts de la Crau ! / Tiens, ne vois-tu pas leur verger d'oliviers ? – Parmi eux sont quelques rubans – de vignes et d'amandiers... Mais le beau, reprit-il en s'interrompant, – le beau, c'est qu'il y a autant d'allées – comme a de jours l'année entière, – et dans chacune d'elles, autant comme d'allées sont de pieds d'arbres ! », p. 6.

10. « La vieille bastide où je naquis, en face des Alpilles, touchant le Clos-Créma, avait pour nom le Mas du Juge, un tènement de quatre paires de bêtes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions la tante) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières, qui venaient aider au travail, soit pour les vers à soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celle de l'olivaison ». F. Mistral, *Memòri e Raconte - Mémoires et Récits*, p. 6-7.

masculin ne peut être qu'une simplification de *masseria*. Le mot de *mas* existe en italien ; mais c'est un terme de marine, une vedette, un lance-torpille. Sans rapport avec le sujet !

On pourra s'étonner que pour l'allemand, on ait négligé les termes de *Gut* ou de *Bauerngut*, voire de *Guthof* ou de *Betrieb* qui auraient été plus fidèles à l'idée de MAS. Peut-on raisonnablement parler d'une *Landhäuschen* c.à.d. au mot à mot en allemand « une petite ferme », le MAS de Mirèio qui compte 365 fois 365, soit 133 225 pieds d'oliviers ?

– Nous en arrivons au mot de CHATO (annexe 4) défini ainsi par Mistral dans une lettre à Gaston Paris :

« Pour le mot *chat*, *chato* (garçon, fille), je ne crois pas que le peuple qui l'emploie ait jamais eu l'idée d'un rapport quelconque avec les félins – qu'on dénomme *cat*, *catò*. *Chat*, *chato* se dit très sérieusement, très naturellement, sans ironie ni autre intention. Dans le Trésor, j'ai rapporté *chat*, *chato* au latin *catlaster*, *catulaster*, *catulastra* (garçon, fille) – où l'idée a pu exister primitivement. Il y a pourtant en piémontais le mot *Zetta* (d'où l'italien *Zittella*), signifiant jeune fille – qui rappelle de bien près la prononciation de notre *chato*. »¹¹

Qu'en ont fait les traducteurs ? Pour ce qui est de l'anglais et de l'allemand, on retrouvera des mots de même origine *maid* / *Magd* avec, pour ce qui est de l'allemand, les diminutifs en – *lein* ou – *chen*. Comme son équivalent anglais *maid*, *die Magd*, en allemand, quoique vieilli, est assez marqué, son emploi étant rural. *Das Mägdlein* est plus ancien et d'emploi plus rare et plus littéraire. *Daughter* et *Tochter* entretiennent la confusion entre la fille de la famille et la fille par opposition au garçon. Les Italiens ont été plus féconds dans leurs propositions : *fanciulla*, *vergine*, *ragazza*, *bimba*. *Ragazza* est l'équivalent féminin de *ragazzo*. C'est de tous les termes proposés celui qui a le moins vieilli et est encore usité de nos jours. *La ragazza* est la jeune fille (fam.), la petite amie, le flirt ou la fille (à côté du garçon), voire *la femmina* à côté du *maschio*. C'est la *signorina*. On retrouve ces valeurs si on se transporte au masculin. La *fanciulla* est la fillette, la petite fille pleine de candeur, d'inexpérience, d'ingénuité, d'innocence. C'est *una giovinetta* ou *giovanetta*. C'est une adolescente, *una donzella* (jeune et non mariée). Quand elle le sera depuis peu ce sera *una sposina* (prov. *nòvio*). Si elle est vierge ce sera *una vergine* ou *una pulcella*. Le terme de FANCIULLA est aujourd'hui inusité tout comme le seraient *la pupattola* ou *la bamboletta*. *La pupa'* est en langue populaire, *la bimba*, *la bambola*, *la bambina* dont on parle avec affection ; c'est la gosse, la mioche. Elle n'est pas encore adolescente. *La bimba* serait plutôt l'équivalent du provençal *chatouneto*.

On voit donc avec ces termes une fois de plus que tout est dans le « presque » d'Umberto Eco, dont nous parlions précédemment et que ce « presque » est en réalité fonction du registre de langue, de l'usage qui en est fait (usuel, précieux, littéraire), qu'il est fonction aussi du lieu d'origine du traducteur, de l'époque à laquelle il a traduit l'œuvre et du regard qu'il portait sur l'œuvre à l'aune de sa propre culture, voire de son intelligence de la langue source. Ainsi, toute traduction est-elle bien une nouvelle conceptualisation du réel.

D'autres exemples auraient pu mériter notre attention, comme celui du mot CALANCO employé dans *Calendau*, celui de RIGO, tout aussi spécifique, dans *Lou Pouèmo d'ou Rose*. Il serait intéressant aussi de voir comment certaines idées comme celle de LENGO MESPRESADO ou celles développées dans l'invocation de *Calendau* ont pu être transposées.

11. Lettre du 15 septembre 1894. J. Boutière, *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, p. 223-224.

Il est temps de conclure et d'achever notre voyage à travers les résonances que les œuvres mistraliennes purent connaître çà et là à travers le monde. Nous n'avions nullement pour but de prétendre à l'exhaustivité pour ce qui est des traductions que nous avons présentées ; pas plus que de faire le tour des problèmes liés à la traduction de textes. Plus modestement, nous voulions montrer que découvrir les traductions de l'œuvre d'un écrivain, au-delà de l'ouverture à laquelle elles nous invitent, c'est entrer dans de nouvelles œuvres, porter un regard nouveau sur les langues mais aussi et peut-être surtout, sur l'œuvre elle-même et sur sa propre langue ; rejoignant en cela la didactique des langues qui nous explique qu'un détour par une, voire plusieurs langues, contribue à nous permettre de mieux comprendre le fonctionnement de notre propre langue et surtout d'en apprécier le génie et les subtilités. C'était enfin une manière de conjuguer littérature et linguistique et, en cela, l'œuvre de Frédéric Mistral, œuvre de poète et de lexicographe, ne se prêtait-elle pas à l'étude à travers cette quête qui depuis Maillane et la Provence lui permit de gagner l'Universalité ?

Résumé

Après avoir tenté de dresser un inventaire des principales traductions de l'œuvre de Frédéric Mistral en langues étrangères, de l'allemand et de l'anglais... au catalan, à l'espagnol, à l'italien, au roumain jusqu'au japonais et au russe, l'article s'efforce de suivre à travers quelques mots empruntés à *Mirèio*, l'œuvre première du poète, l'évolution sémantique qu'ils ont pu connaître dans leurs différentes traductions, et d'analyser les difficultés rencontrées par les traducteurs, qui, pour beaucoup, n'avaient aucune connaissance du provençal.

Bibliographie

BOUTIÈRE Jean, *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, Paris, Didier, 1978.

ECCO Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2007.

MISTRAL Frédéric, *Mirèio – Mireille*, Avignon, Roumanille, 1859.

MISTRAL Frédéric, *Moun Espelido Memòri e Raconte – Mes Origines Mémoires et Récits*, Paris, Plon, 1906.

NIGGELER Henri, *Essai de bibliographie sélective, chronologique et iconographique des éditions de l'œuvre de Mirèio – Mireille*, Aix-en-Provence, Li Venturié Escolò Félibrenco, 2000.

MOUCADEL Henri, *Dans la boîte aux lettres de l'auteur de Mirèio*, Maillane, chez l'auteur, 2009.

RITTER Eugène, *Le Centenaire de Diez suivi de Lettres adressées à Victor Duret par Roumanille*, Genève, Librairie Georg et Cie, 1894.

VÉRAN Jules, *La Jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille »*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1930.

Illustrations

Annexe 1 : les traductions par langues et par œuvres [entre crochets, les traductions partielles].

	Mirèio	Calendau	Lis Isclo d'Or	Nerto	La Rèino Jano	Lou Pouèmo dou Rose	Memòri e Raconte	Lis Oulivado
Anglais	3	1				1	2	
Allemand	5	1	[2]	1 + [1]			3	1
Alsacien (Sundgau)			1					
Arménien	1		1				[1]	1
Basque	1							
Breton				1				
Catalan	2	1	2	2	1	2	1 + [1]	1
Chinois	1							
Croate	[1]	[1]						[1]
Danois	1						1	
Espagnol	3	3	1	2	2	1	2	1
Esperanto	[1]					1		
Finois	[1]							
Français	3 + [2]	1	1	1	1	1	1	1
Franco-provençal	1							
Italien	5	2	1		1	1	1	
Grec	[1]							
Hongrois	1							
Japonais	1						1	
Néerlandais	1							
Polonais	2						1	
Portugais	3	1		1				
Roumain	2	1	1		1	1		
Russe	1							
Slovène	1							
Suisse allemand	1							
Suédois	2					1		
Tchèque	1		[1]					
Ukrainien	1							
	43 + [6]	11 + [1]	8 + [3]	8 + [1]	6	9	14 + [2]	5 + [1]

Annexe 2 : Mirèio et Vincèn à travers les langues.

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
Mirèio	Mireia Mirèio Mirejo Mireille	Mireya Mirèio	Mireio Miréia	Mirella	Muereglie	Mireia
Vincen	Vincenz Vincèn Vincent	Vicente Vincèn	Vicente	Vincenzo	Vincen	Vicent
néerlandais danois suédois	basque	slovène	hongrois	tchèque	polonais	esperanto
Mirèio	Mireio	Mireja	Mirèio	Mirèio	Mirejo	Mirejo
Vincèn	Bikendi	Vincenc	Vince	Vincèn	Wicek	Vincent

Annexe 3 : Lou Mas di Falabrego (Mirèio, Chant premier).

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
Falabrego-mas Lotus-farm	Der Zirgelhof Der Zürigelhof Die Falabrego-Farm Der Hof des Zirgelbaums Das Landhäuschen	La Granja El Mas La Masia de las Almezas hacienda	A Herdade das Almezas A Granja das Almezas	La Masseria degli Olmi Il Mas dei Bagolari La Masseria dei Bagolari La fattoria degli olmi	La Grange delle Falabregue	Els Mas dels Lledons

Annexe 4 : la Chato (Cante uno chato de Prouvènço, *Mirèio*, chant premier).

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
maid	Kind	niña	rapariga	fanciulla	figlietta	jove
maiden	Mägdlein	zagala	môça	vergine	figlie	donzella
daughter	Mädchen	chica	mocinha	ragazza	puetsueta	
	Maid	chiquilla	menina	bimba		
	Tochter	Moza	filha			
		muchacha				
		hija				